

logo not found or type unknown

Title Le professeur Roshdi Rashed (Paris) a reçu le prestigieux prix "Roi Faysal" pour la culture arabe / Ramón Hernández Martín

Contained in MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire / Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis) Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft

Volume 27 (2008)

pages 423-451

URL <https://ideo.diamondrda.org/manifestation/121960>

3. — LE PROFESSEUR ROSHDI RASHED (PARIS) A REÇU LE PRESTIGIEUX PRIX «ROI FAYSAL» POUR LA CULTURE ARABE.

Les prestigieux prix internationaux « Roi Faysal » ont été décernés à Riyad pour l'année 2007, chacun des prix a une valeur de 200.000 dollars.

Trois prix scientifiques ont été décernés.

L'un pour la chimie, partagé entre le Professeur James Fraser Stoddart (Angleterre) et Fred Kavli, Professor of NanoSystems Sciences, University of California, Los Angeles.

Un autre pour la médecine, partagé entre le Professeur Fernand Labrie (Canada) chef du département « Molecular Endocrinology, Center Hospital of Laval University at Quebec » et le Professeur Patrick Craig Walsh (USA), University Distinguished Service Professor of Urology, Johns Hopkins University School of Medicine.

Un troisième a été attribué pour l'histoire des sciences: «Contribution des scientifiques arabes au développement des sciences pures et appliquées». Ce prix a été attribué à un seul chercheur, Roshdi Rashed, Professeur honoraire à l'Université de Tokyo (Japon) et Directeur de recherche émérite au CNRS, dans le cadre du «Centre d'Histoire des Sciences et des Philosophies Arabes et Médiévales» (UMR 7062) dont il avait été le fondateur et le directeur.

Le jury de ce prix a ainsi justifié son choix:

«Ce prix est accordé au Professeur Rashed en raison de ses études précises, de ses commentaires et de ses traductions des contributions arabes aux sciences exactes, en particulier pour les résultats acquis dans le domaine des mathématiques et de l'optique. Le Professeur Roshdi Rashed a publié une soixantaine d'ouvrages et plus de cent articles, en plus de ses traductions de quelques textes vraiment importants dans les langues anciennes. La méthode, l'originalité et la profondeur de ses travaux lui ont gagné le respect et l'estime de tous les chercheurs, aussi bien dans le monde arabe qu'au niveau international. Il est surtout célèbre pour ses fameux six volumes sur la contribution des scientifiques arabes au développement de la science classique, et pour ses cinq tomes sur les mathématiques infinitésimales entre le neuvième et le onzième siècle de notre ère».

Nous sommes très heureux que notre ami et collaborateur ait pu être ainsi honoré à juste titre, et nous le félicitons chaleureusement.

IN MEMORIAM

I — Professeur Roger ARNALDEZ (1911 - 2006) —

Le 7 avril 2006, dans sa quatre-vingt quinzième année, est décédé à Paris notre ami le professeur Roger Arnaldez. A la suite de son long séjour au Caire il était très lié à l'IDEO, aussi bien aux personnes qu'à l'institution, et le signe de cette amitié est le don qu'il nous a fait de sa riche bibliothèque, qui est actuellement presque entièrement intégrée dans la nôtre — plus de mille ouvrages au catalogue, fonds «Roger Arnaldez», que l'on peut consulter sur notre site internet à l'adresse suivante:

<http://alkindi.maktaba.bideo/controller.php?action= SearchRequest&typeSearch=sujetOuvrage&id=13277>

R.A. avait rédigé un tout petit texte autobiographique pour l'Académie des Sciences Morales et Politiques, le voici:

Marcel Bernès, Professeur au lycée Louis le Grand, me donna le goût de la philosophie. J'ai par la suite fréquenté Gabriel Marcel et un dominicain, le Père Dehaut, qui m'initia au thomisme et à l'hébreu. J'ai connu également Mgr Diès, correspondant de l'Institut, qui m'engagea à étudier Philon d'Alexandrie, ce qui orienta mon intérêt vers les questions religieuses. Comme étudiant, j'ai fait partie d'un groupe oecuménique avec le Père Congar et le Pasteur Boegner. Après mon agrégation de Philosophie, je fus présenté à Louis Massignon qui fut pour moi un guide précieux.

J'obtins d'être nommé au lycée français du Caire, et là, après la guerre et ma captivité en Prusse Orientale, je pus faire de l'arabe avec de bons maîtres et travailler la langue avec Gaston Wiet, Directeur du Musée d'art arabe. C'est alors que le grand écrivain égyptien Taha Hussein s'intéressa à mes projets et me conseilla d'étudier Ibn Hazm de Cordoue. Devenu ministre de l'éducation, il me nomma à l'université de Ayn Shams (Héliopolis), ce qui me permit de terminer ma thèse.

Rentré en France, Lévi-Provençal me fit élire à la Faculté des Lettres de Bordeaux, puis Henri Laoust, nommé au Collège de France, proposa que je le remplace à Lyon. C'est là que je collaborai avec le Père Mondésert et Jean Pouilloux à l'édition de la traduction des oeuvres complètes de Philon d'Alexandrie.

Pendant mon séjour à Lyon, je fus en relation avec l'Université Saint Joseph de Beyrouth, les pays arabes, le Sénégal, l'Iran et le Pakistan. Je fus élu président de l'Amitié judéo-chrétienne de Lyon et nommé consultant au Secrétariat pour les Non-chrétiens (Islam) à Rome.

J'ai terminé ma carrière universitaire à Paris-Sorbonne, où j'ai eu de nombreux étudiants turcs, d'où plusieurs missions en Turquie.

On reconnaît bien là sa discrétion et sa modestie. Il faut tout de même essayer de développer un peu tout cela pour voir quelle était la personnalité de cet homme.

Agrégé de philosophie, M. Roger Arnaldez a tout d'abord été professeur de philosophie au lycée de Mont-de-Marsan (1937-1938), puis au lycée français du Caire (1938-1939). La déclaration de la guerre le surprend pendant ses vacances en France. Il est donc mobilisé sur la France pour partir au front, alors qu'il aurait pu se faire qu'il reste tranquillement au Caire avec les français mobilisés sur place.

Il est fait prisonnier assez rapidement. Après un certain nombre de péripéties, il est envoyé dans un camp de jeunes « aspirants » en Prusse orientale. Ces prisonniers, pour occuper leur temps, avaient créé une sorte d'université, dans la mesure où la plupart d'entre eux étaient des universitaires, et chacun enseignait dans sa spécialité. R.A. s'était chargé d'un cours de philosophie et de cours de langues car il était passionné par la connaissance des langues. Il racontait un certain nombre d'épisodes canularsques, et en particulier le fait que l'un de leurs camarades étant coiffeur, tous lui avaient fortement conseillé de suivre un cours de mécanique ondulatoire, ce qu'il avait tenté de faire.

Leur camp fut libéré en 1945 par l'armée russe, et R.A., connaissant bien la langue, a transcrit en russe les dossiers des prisonniers, ce qui a permis à tous d'être rapatriés dans des délais tout à fait corrects, alors que, dans d'autres cas analogues, les rapatriements ont dû attendre plusieurs mois.

Dès son retour en 1945, il repart pour le Caire, toujours comme professeur de philosophie au lycée français, dont il devient le sous-directeur pendant un an, puis on lui confie le poste d'attaché culturel jusqu'en 1950. Une rencontre décisive pour lui pendant ces années-là est celle du grand écrivain aveugle Taha Hussein, qui lui conseille d'apprendre sérieusement l'arabe et qui le soutient à fond dans le travail de thèse qu'il lui avait conseillé sur l'andalou Ibn Hazm (994-1064), ce qui deviendra un ouvrage désormais classique: *Grammaire et théologie chez Ibn Hazm de Cordoue: essai sur la structure et les conditions de la pensée musulmane*, Paris, Vrin, 1956. Taha Hussein, alors ministre, le fait nommer en 1950 à l'Université 'Ayn Shams comme professeur de philosophie, il y reste jusqu'en 1955. Il rentre alors en France pour rejoindre l'Université de Bordeaux pendant un an (1955-1956), puis Henri Laoust, élu au Collège de France, lui laisse sa chaire à l'Université de Lyon où R.A. restera de 1956 à 1968 comme professeur de philosophie et de civilisation arabe. Comme il le dit lui-même, c'est là qu'il participe aussi à l'édition des œuvres (en grec) de Philon d'Alexandrie. Il rejoint ensuite l'Université Paris IV où il enseignera jusqu'à sa retraite en 1978 la philosophie musulmane et la civilisation arabe, tout en étant aussi directeur de l'Unité de recherche associée au CNRS sur la lexicologie arabe.

Pendant quelques années il a pu continuer à suivre ses étudiants dans leur travail de thèse puisqu'il avait été nommé « professeur émérite », et, en février 1986, il a été

élu à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, dans la section philosophie. Il est toujours resté très assidu aux travaux de l'Académie, et, lorsqu'en 1997 est venu son tour de prendre la responsabilité des conférences de l'Académie, il s'est attaché à monter un programme très cohérent, en essayant de faire le plus possible parler de jeunes chercheurs, car, comme il le disait: «Il n'est pas bon que nous restions seulement entre nous, il faut faire entrer à l'Académie un air nouveau».

Il est décédé au début de la semaine sainte de 2006. La seule date possible pour ses obsèques religieuses était celle du vendredi saint au matin, et, liturgiquement parlant, il était alors impossible de célébrer une eucharistie. Ses proches avaient préparé une cérémonie dans l'esprit de ce qu'avait écrit R.A. dans son petit ouvrage: *Trois messagers pour un seul Dieu*, avec des prières chrétiennes, musulmanes et juives, en présence d'un professeur musulman dont la famille était très liée au Caire à celle de R.A., et d'un universitaire juif également ami de la famille. Ce fut beau et très priant. Le lendemain, samedi saint, a eu lieu une seconde cérémonie religieuse dans le petit village du Haut-Jura qu'il avait plaisir à retrouver l'été, pour sa mise en terre aux côtés de son épouse, décédée cinq ans avant lui. Les habitants du village étaient là, très recueillis, car ils avaient depuis bon nombre d'années déjà adopté la famille Arnaldez.

Au cours de sa carrière, R.A. a accompli de multiples missions à l'étranger et participé à de nombreux congrès internationaux: Afghanistan, Algérie, Canada, Chili, Egypte, Espagne, Etats-Unis, Inde, Iran, Iraq, Italie, Jordanie, Liban, Maroc, Mauritanie, Pakistan, Sénégal, Syrie, Tunisie, Turquie, U.R.S.S., etc. Il s'agissait ou bien de congrès sur des sujets techniques, ou bien de rencontres interreligieuses, car R.A., profondément croyant, était très préoccupé par toutes les questions de révélation de Dieu sous ses différentes formes, et il retrouvait là les préoccupations du Père Anawati.

Gros travailleur, il fut un lecteur assidu de la Bibliothèque du Saulchoir jusqu'à peu de temps avant sa mort; il y avait sa place attirée et s'était attiré la sympathie de la plupart des habitués. Dans ses dernières années il s'était en particulier intéressé aux philosophes russes, qu'ils lisait évidemment dans le texte. Les témoignages reçus par ses enfants après son décès sont assez impressionnants, ils montrent comment R.A., en plus de ses travaux personnels ou du suivi de ses étudiants, avait rendu service à de multiples jeunes gens tout au long de sa vie, pour les initier à une langue, ou pour leur faire approfondir un sujet donné, ou plus généralement pour suivre leur cheminement intellectuel. Et nous, membres de l'IDEO, nous le remercions pour tout ce qu'il nous a donné.

Voici enfin la liste simplifiée de la trentaine d'ouvrages publiés par R.A., telle qu'elle a été établie par l'ASMP; ceux qui sont intéressés trouveront facilement les références des maisons d'édition correspondantes. La liste de ses innombrables articles serait également très utile, mais ce serait un gros travail...

- 1956 – *Grammaire et théologie chez Ibn Hazm de Cordoue. Essai sur la structure et les conditions de la pensée musulmane*
- 1957 – *La Science antique et médiévale (en collaboration)*
- 1960 – *La médecine arabe*
- 1961 – *Edition (introduction, traduction et notes) de Philon d'Alexandrie. De Opificio Mundi*
- 1962 – *Edition (introduction et notes) de Philon d'Alexandrie. De Virtutibus*
- 1964 – *Edition (introduction, traduction et notes) de Philon d'Alexandrie. De Mutatione Nominum*
- 1964 – *Hallaj, ou la Religion de la Croix*
- 1967 – *Edition (introduction, traduction et notes) de Philon d'Alexandrie. De Vita Mosis*
- 1969 – *Edition (introduction) de Philon d'Alexandrie. De Aeternitate Mundi*
- 1970 – *Mahomet*
- 1972 – *Edition (introduction, traduction et notes) de Philon d'Alexandrie. De Posteritate Caini*
- 1980 – *Jésus fils de Marie, prophète de l'islam.*
- 1981 – *Edition de Miskawayh, Le Petit Livre du salut (Kitab al-fawz al-asghar), traité de philosophie du IV^{ème}/X^{ème} siècle*
- 1983 – *Trois Messagers pour un seul Dieu*
- 1985 – *Les grands siècles de Bagdad*
- 1987 – *Aspects de la pensée musulmane*
- 1988 – *L'Islam*
- 1988 – *Jésus et la pensée musulmane*
- 1989 – *Réflexions chrétiennes sur les mystiques musulmans*
- 1989 – *Edition (introduction et traduction) de Ghazali, Le Livre du pèlerinage*
- 1993 – *A la croisée des trois monothéismes: une communauté de pensée au Moyen Age*
- 1997 – *Averroès, un rationaliste en Islam*
- 1998 – *Révolte contre Jéhovah: Essai sur l'originalité de la Révélation chrétienne*
- 2001 – *Chesterton: un penseur pour notre temps*
- 2002 – *Fakhr al-Din Al Razi, Commentateur du Coran et Philosophe*
- 2002 – *L'homme selon le Coran*
- 2002 – *Le Coran*
- 2003 – *Les religions face à l'œcuménisme*
- 2005 – *Les sciences coraniques: Grammaire, droit, théologie et mystique*

2 — Professeur Alfred-Louis DE PRÉMARE (1930-2006) —

— UNE ŒUVRE INACHEVÉE —

Le 10 octobre, Alfred-Louis de Prémare est décédé à Évreux où il avait emménagé quelques semaines auparavant, quittant Apt où il habitait depuis longtemps une maison devenue trop fatigante pour lui.

Jusqu'en 1992, j'ignorais son nom. C'est à ce moment que Thierry Becker, à l'évêché, me fit connaître son étude *Joseph et Muhammad. Le chapitre 12 du Coran* (1989, université d'Aix-en-Provence). Je découvrais là une méthode que je pressentais féconde. Début mars, il venait à Oran. Le jeudi 5, il donnait au Centre diocésain une conférence dont le titre me laissait rêveur: «Wahb ben Munabbih le Yéménite et Zuhri le Médinois, premiers historiens de l'islam». Je n'avais jamais entendu parler de ces personnages et je ne me doutais pas que, trois mois plus tard, j'allais rencontrer par hasard un texte sur Job attribué précisément à Wahb b. Munabbih; j'en informai L. de Prémare qui sut alors orienter mes premiers pas dans l'écriture et la publication.

Il prit l'initiative de revenir nous voir en avril 1994. à cette occasion, M. Rahal l'invita à faire une conférence à la Société de Géographie d'Oran, sur Sidi Abderrahmân el-Mejdoub, qu'il avait naguère étudié. Il eut aussi une journée de travail avec la communauté chrétienne.

Depuis, je passais régulièrement à Apt tous les ans. Nous travaillions quelques textes, nous nous promenions aussi sur les routes du Lubéron, où il me fit connaître la belle forêt de cèdres de l'Atlas qu'au 19^{ème} siècle, un ingénieur des Eaux et Forêts eut l'idée de créer là-bas avec des graines recueillies sur les cèdres de l'Ouarsenis.

Né à Tours, où son père était magistrat, il était le troisième enfant d'une famille qui en comptera sept. à l'âge de deux ans, il arriva au Maroc où son père était nommé juge. Bien vite, celui-ci comprit que, pour mieux remplir sa fonction, il devait apprendre l'arabe. Et, m'a-t-on dit le jour de l'inhumation, lorsque le Maroc recouvra son indépendance, les autorités demandèrent au juge de Prémare de rester quelque temps pour aider à mettre par écrit des chapitres de droit qui ne l'étaient pas encore. C'est dire que le jeune Alfred-Louis était dans les meilleures conditions pour apprendre l'arabe et s'intéresser à la civilisation maghrébine et à l'islam. Ce qu'il fit à l'Institut des Hautes Études Marocaines, puis à l'université Mohammed V de Rabat, avant d'aller étudier au Caire (où il obtint son magistère) et à Paris (où il devint docteur d'État en 1984). Étant franciscain, il séjourna en Algérie où, dans les années 60, il enseigna la philosophie en arabe à l'université de Constantine pour les jeunes issus de l'enseignement «originel». Rentré en France, il fut professeur à l'université d'Aix-en-Provence.

Pendant plusieurs années, je le vis enchaîné à son ordinateur où il faisait lui-même la saisie du *Dictionnaire arabe-français (langue et culture marocaines: dictionnaire arabe-français établi sur la base de fichiers, ouvrages, enquêtes, manuscrits, études et documents divers, Langue et culture marocaines)* dont il dirigeait la publication et qui parut en douze volumes chez L'Harmattan de 1993 à 1999. C'est seulement après sa mort que j'ai appris pourquoi il avait assumé cette lourde tâche. Il s'agissait d'un projet de M. Collin; mais celui-ci tomba malade et, avant de mourir, il avait fait promettre à ses collaborateurs de continuer le travail. A.-L. de Prémare s'estimait lié par cette promesse. Il appartient aux Marocains et à ceux qui s'intéressent au Maroc de dire ce que représente ce monument pour eux. Mais il est certain que cette mission l'a handicapé, retardant le moment où il pourrait se consacrer à plein temps à une tâche pour laquelle désormais il était prêt: l'étude des origines de l'islam.

En février 94, à propos de cours qu'il avait assurés pendant un semestre à l'Institut Protestant de Théologie de Montpellier, il m'écrivait: «*Cela m'a beaucoup intéressé de devoir aborder, même à titre d'initiation, quelques problèmes de fond concernant l'islam avec un public ayant un minimum de formation en exégèse et théologie dans le domaine biblique. On ne peut faire cela dans la faculté des lettres d'Aix que fort rarement*». Il exprimait là une de ses convictions: l'islam n'apparaît pas dans un monde vide; chacun le sait, mais ceux qui s'intéressent à l'islam prennent-ils les moyens d'explorer ce monde avec toute la rigueur historique requise, de connaître les débats qui ont alimenté la théologie chrétienne depuis les origines jusqu'au 7^{ème} siècle, d'écouter ce qui se disait dans les écoles rabbiniques, etc.? Ceci explique les «*Réflexions impromptues sur la nouvelle traduction du Coran de Jacques Berque*», qu'il publia dans le n° 58 de la *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée* (Aix-en-Provence, 1991): «*Le texte coranique serait-il né dans un monde clos? En matière de traduction concernant les textes fondateurs des grands courants religieux, il me semble que l'expérience acquise par la communauté scientifique devrait être de quelque utilité aux traducteurs (et éditeurs) des textes islamiques de base, et en particulier du Coran. Je pense ici plus particulièrement à l'énorme effort qui a été déployé à propos de la Bible (Ancien et Nouveau Testaments), des écrits intertestamentaires, des apocryphes chrétiens, des textes gnostiques (pour ne parler que de ceux-là sur lesquels j'ai quelque information ou pratique). Un homme seul, et particulièrement pour le Coran, ne peut pas mettre en œuvre tout ce que requerrait une traduction aux perspectives et aux méthodes renouvelées*».

Le même souci de mieux saisir les origines le poussa, la soixantaine passée, à apprendre le syriaque afin d'entendre les premiers témoins de l'arrivée des autorités arabo-musulmanes. Qu'est-ce que le patriarche de Jérusalem ou les moines syriens ont vu venir? Comment ont-ils réagi? Les textes qu'ils ont laissés sont parfois antérieurs aux textes musulmans les plus anciens. Pour la même raison, il pratiquait

la littérature des *Maghâzî* («Expéditions»), ces récits épiques qui chantaient les hauts faits des Arabes (*Ayyâm al-'Arab*) avant de célébrer ceux des débuts de l'islam (*Ayyâm al-Islâm*) et il savait s'en servir pour replonger certains passages coraniques dans leur culture originelle.

Les articles qu'il publiait alors montraient combien il maîtrisait sa méthode et son sujet. Citons-en quelques-uns. Les lire, c'est partir à la découverte de mondes disparus: «Umm Qirfa et Salmâ, et le mythe des peuples anéantis» (*Journal Asiatique*, 1994); «Les éléphants de Qâdisiyya» (*Arabica*, 1998); «Il voulut détruire le temple». «L'attaq de la Ka'ba par les rois yéménites avant l'islam». «Akhbâr et Histoire» (*Journal Asiatique*, 2000); «Les textes musulmans dans leur environnement» (*Arabica*, 2000).

En 2002, paraissait aux éditions du Seuil *Les Fondations de l'islam. Entre écriture et histoire*, un livre de 500 pages où il pouvait commencer la synthèse de ses recherches. Dès lors, de nombreuses propositions lui étaient faites. Les éditions du Téraèdre lui demandaient d'écrire le premier volume d'une nouvelle collection: *Aux origines du Coran. Questions d'hier, approches d'aujourd'hui*. On le demandait à TV5, à France Culture, dans des colloques. Régis Debray, qui suivait alors le dossier de l'enseignement du fait religieux à l'école, prenait contact avec lui pour qu'il intervienne dans la formation des maîtres. D'autres travaux étaient en chantier: une série d'articles pour un *Dictionnaire des monothéismes* à paraître (ils sont à peu près achevés), le deuxième volume des *Fondations de l'islam* (certains chapitres sont achevés) et d'autres commandes restées à l'état de projet. «J'espère terminer fin 2007, si Dieu me prête vie», me disait-il le 30 septembre.

La maladie en a décidé autrement. Deux semaines plus tard, le 14 octobre, nous l'entourions à Eu, à la limite de la Normandie et de la Picardie, là où se trouve la maison familiale toujours habitée par son frère aîné, là où sont inhumés beaucoup de ses ancêtres. Trois semaines auparavant, une réunion de famille avait réuni environ 300 personnes à Eu. Le 30 septembre il nous disait le bonheur qu'il avait éprouvé en rencontrant ainsi les générations nouvelles de sa famille; de leur côté, beaucoup de petits-neveux et nièces avaient découvert celui qui était pour eux à la fois l'oncle Frédo et un «mythe vivant».

Pendant la cérémonie, on entendit trois pages de la Bible choisies par son épouse, des pages lues en entier car il n'aimait pas les petits passages tronqués: *Job 13, 17-14, 22* (l'homme qui ose débattre avec Dieu, «cette liberté de l'homme devant Dieu lui paraissait une position, un choix théologique, propre au christianisme»); *Psaume 131* (l'esprit d'enfance qui n'interdit pas «l'audace et l'exigence dans le domaine de l'intelligence»); *Jean 20, 1-29* (la réalité brutale de la mort et «l'affirmation pourtant que le tombeau est vide, que tout tombeau est vide»). Son épouse commenta brièvement

ces pages (les phrases entre guillemets sont d'elle), puis elle voulut rendre l'assistance témoin de l'engagement qu'elle avait pris devant lui le dernier jour «afin de l'aider à quitter ce monde». Par signes, il montrait qu'il ne cessait de penser à ses contrats avec les éditeurs; «j'ai alors compris que ce souci du monde devait être déposé pour qu'il puisse partir en paix, je lui ai fait la promesse solennelle de me charger de la publication de tous ses documents publiables».

à la fin de la messe célébrée par les PP. dominicains Régis Morelon et René Pérez, son neveu Robert, prêtre à Rouen, et moi-même, une petite-nièce lut le message envoyé de Jérusalem par une de ses sœurs qui vit là-bas et qui sut trouver les mots pour dire l'unité profonde de la vie de son frère.

Reste une œuvre. Même inachevée, elle est là, qui attend des lecteurs, prêts à se mettre en route sur les traces d'un passé qui ne cesse de dire: «Je suis toujours là».

Jean-Louis DÉCLAIS

3 — Frère Jean-Pierre COURTÈS, O.P. (1937-2007) —

Toute sa vie, Jean-Pierre Courtès s'est voulu dominicain. Et il est parvenu à l'être, ce qui n'est pas facile. Car la meilleure définition de cette profession est sans doute celle-ci: «vir evangelicus in medio ecclesiae». Or il ne va pas de soi de tenir ensemble l'évangélisme, c'est-à-dire la fraternité, et l'appartenance ecclésiale, c'est-à-dire l'institution.

D'une manière générale, l'instituant — l'énergie créatrice — a besoin de l'institué pour ne pas dissoudre sa force. Mais il arrive le plus souvent que cet institué se prenne lui-même pour fin, perdant de vue l'instituant qui, seul pourtant, le légitime. Dans son histoire, le christianisme n'a pas échappé à ce détournement de sens. Au tout début, l'institution fut au service de la fraternité qu'elle stimulait ainsi en interne comme dans son ouverture à toute l'humanité. Mais très vite, en voulant s'affirmer pour elle-même, elle en vint à gauchir son fondement tant pratique que mental: la communauté de partage se fit absorber par le culte, les ministères de la charité se sacerdotalisèrent, l'égalité des frères céda la place à la hiérarchie des clercs et des laïcs, la levée des petits s'aplatit sous la puissance ecclésiastique.

Dans cette dérive, il est incontestable que les dominicains furent porteurs d'une relance évangélique: en leur moment fondateur d'abord, où leur prédication et leur mode de vie conventuel accompagnèrent le mouvement communal en lutte contre le système inégalitaire féodal; à leur refondation en France, ensuite, au milieu du 19^{ème} siècle, quand Lacordaire recruta ses premiers compagnons dans les milieux socialistes

chrétiens qui firent inscrire la fraternité en troisième terme, après la liberté et l'égalité, de la devise républicaine. C'est dans cette institution pour la fraternité que Jean-Pierre, à 19 ans, décida de vivre sa foi.

Il y trouva d'abord ce qu'il souhaitait et qui le fit grandir dans sa ligne. Celle-ci s'enracinait dans une famille de terriens gascons où le travail, qu'on savait faire, n'avait d'autre objectif que d'assurer une vie sobre: la préoccupation de l'argent y cédait le pas à la culture de l'esprit et à la convivialité. S'articulèrent ainsi très tôt en Jean-Pierre la solidarité robuste avec ceux qui triment (il retournait chaque été travailler à la ferme) et l'ouverture du cœur et de l'intelligence aux autres, au souci de l'humanité. Il en allait d'ailleurs de même chez ses trois frères plus jeunes — ils étaient donc quatre, comme les mousquetaires! — dont la fratrie, j'en suis un bénéficiaire reconnaissant, s'ouvrait en large fraternité. Jean-Pierre fut donc à l'aise dans des études dominicaines où l'avait précédé son oncle Pierre, fin philosophe, et qu'habitait alors la fidélité aux prêtres-ouvriers et aux théologiens condamnés avec eux par Rome, en 1954.

D'autant que ce temps d'étude fut marqué par deux événements importants. D'abord la guerre d'Algérie au cours de laquelle, et durant son service militaire, Jean-Pierre prit activement position en faveur de la décolonisation, ce qui l'ouvrit au Maghreb et au monde arabo-musulman. Ensuite la tenue du concile Vatican II qui vit l'institution se ressourcer en évangile: en «dialogue» avec l'humanité, l'Église n'est plus fermée mais chemine avec elle en commune aventure; et, «peuple de Dieu» au sein duquel chaque baptisé est d'égale dignité, la hiérarchie y redevient service ministériel. Dans ces deux cas, la part importante que prirent nombre de dominicains français dans l'affirmation du primat de la fraternité (y compris les théologiens condamnés jadis) ne fit qu'épanouir Jean-Pierre dans son choix de jeunesse. Et c'est pour rendre celui-ci plus vigoureux encore qu'il entreprit des études d'économie politique à Paris.

Il y vibra en mai 1968, à l'unisson d'un mouvement où la vie cherchait à se libérer de vieilles enveloppes sclérosantes. Et c'est ainsi que plus fort, élargi et approfondi dans sa vocation de «vir evangelicus in medio ecclesiae», il arrive au couvent de Marseille, dont il deviendra le sous-prieur. Marseille, grand port ouvert et ville populeuse où se brassent cultures et gens de toute la Méditerranée: il y plonge, notamment auprès des immigrés les plus modestes, en témoin agissant de la fraternité. Mais, face à la conjonction en son sein de l'esprit de mai 68 et de l'ouverture conciliaire, l'institution prend peur et refuse l'aventure: c'est le cas, dans leur majorité, des dominicains de Marseille et d'autres villes du sud de la France. Pour vivre l'évangile, Jean-Pierre est alors acculé à une certaine *désinstitutionnalisation*: avec trois autres, dont son grand ami Augustin Souques qui avait enseigné au séminaire de la Mission de France, il quitte en 1971 son couvent. En 1980, il se retrouvera seul.

Seul? Certainement pas, puisque Marseille l'habite. Il y déploie durant trente intensives années une activité considérable et féconde, à la fois professionnelle et militante. Et suivant les deux exigences de la fraternité: l'égalité et l'universalité. Professionnellement, par son enseignement dans des centres de travailleurs sociaux dont une école d'éducateurs, il met son labeur intellectuel et son talent pédagogique au service, non de l'élite, mais de la promotion des gens d'en bas. Et sa militance se porte, par le biais d'associations ou de comités auxquels il participe ou qu'il crée, sur le soutien aux étrangers, notamment maghrébins. Soutien pour commencer plus politique: il s'agissait de défendre leurs droits au travail, au logement, à la dignité. Ensuite plus culturel: lorsque femmes et enfants rejoignirent leurs époux et pères qui avaient d'abord émigré seuls pour travailler, il s'attacha à faire se connaître et dialoguer les différentes origines en collaborant à un centre de documentation, à une radio. Menées dans un contexte très conflictuel, marqué par le racisme, ces actions de solidarité, comme celles pour les sans-papiers et les réfugiés politiques, furent fort éprouvantes.

Car Jean-Pierre s'y engageait par le fond de lui-même. Cette disposition au don de soi, à cette sympathie ou compassion active, s'exerça de façon particulièrement sensible à l'égard d'enfants et de jeunes, victimes précoces des malheurs du temps. Fidèle à son célibat, il n'était en rien «vieux garçon»! Jusqu'à sa retraite professionnelle à 65 ans, il dirigea une association qui accueillait 200 enfants de parents en difficulté (chômage, toxicomanie, hôpital psychiatrique, etc.) répartis en petites maisons. Contre des habitudes de garde routinière, il y fit prévaloir un état d'esprit et des façons de faire qui aidaient ces jeunes à se projeter dans une vie qui soit leur et socialement reconnue. Et que dire de cette autre association, créée à son initiative, «Jeunes errants»? Au centre de Marseille, y squattant sans famille ni papiers, ils sont en permanence, bien qu'en renouvellement constant, 200 à 300 adolescents venus en clandestins d'Afrique du nord ou d'Europe de l'est, et qui divaguent de Rome à Alicante. Jean-Pierre partait à leur recherche la nuit, dans les rues, avec un ami juge pour enfants, pour les aider à prendre pied dans cette mouvance dangereusement précaire, y compris par un temps d'hébergement chez lui. C'est ainsi qu'il prit totalement en charge l'un deux, pendant dix ans, jusqu'aux études supérieures et l'obtention de papiers officiels français: un vrai père adoptif.

En 2003, les dominicains du Caire lui proposent de les rejoindre pour être leur prieur. Compte tenu de ce qui l'anime, de ce qu'il a vécu, peut-il réintégrer l'institution? Certes, au cours de toutes ces années, il était resté lié à des membres de l'Ordre dominicain et à des sœurs dominicaines: ceux d'Alger notamment, tout particulièrement Jean-Pierre Voreux, son très proche et intime; celles, missionnaires des campagnes du Midi, engagées en milieux populaires. Et il avait maintenu un

ministère de réflexion et de prière dans certaines marges de l'Église. Mais il n'aurait jamais accepté de faire retour dans un couvent du sud de la France.

Le Caire, c'est différent. C'est d'abord une ville encore plus grouillante que Marseille, et de l'autre côté de la mer commune, en plein cœur de ce monde arabo-musulman qui l'attirait si fort. Sans doute a-t-il pensé qu'il pourrait y refaire la synthèse de la fraternité qui exige qu'on se tienne aux côtés des moins bien lotis, et de l'institution puisque ceux qui le sollicitent y étudiaient l'Islam. En ce temps de mondialisation, peut-être rêvait-il même de nouvelles Andalouses qui soient celles des peuples? Toujours est-il qu'en acceptant l'invitation il retrouva là-bas jeunes et petites gens (des étudiants aussi, à qui il enseignait grec et latin!) avec qui il se comporta comme ici. Et qu'il y rayonna parmi eux — c'est bien ce qu'on m'a dit — plus que maints débats théologiques ou colloques entre institutions.

Il avait le sourire large et franc, le regard pétillant. Son cœur a lâché lors d'une opération en urgence. Mort d'un excès de cœur, voilà qui lui va bien. Parce qu'il est mort de vivre, à la suite d'un certain frère aîné, puisse sa mort être elle aussi puissance de vie. Pour quiconque souffre et peine, sur cette Terre déglinguée. Et pour l'institution dominicaine, afin qu'elle renoue avec ce qu'elle sut être aux moments les plus évangéliques de son histoire.

Paul BLANQUART

4 — Père Robert CASPAR, M.Afr. (1923-2007) —

— *Sa carrière* —

Né en 1923, Robert Caspar a été ordonné prêtre en 1951 dans la société des Missionnaires d'Afrique (Pères-Blancs, M.Afr.). Nommé en Tunisie, il a étudié l'arabe et l'islam à l'Institut des Belles Lettres Arabes (IBLA) de Tunis, puis la théologie catholique à Rome. Il se spécialise dans l'étude comparée des deux religions lors d'un séjour en Égypte, au Caire, de 1955 à 1958.

Il commence alors une longue carrière de professeur à l'Institut d'Études Arabes de la Manouba (Tunisie) qui déménage à Rome en 1964 pour devenir l'Institut Pontifical d'Études Arabes (IPEA), connu actuellement sous le titre d'Institut Pontifical d'Études Arabes et d'Islamologie — PISAI.

À partir de 1969, il séjourne alternativement à Rome, où il enseigne, et en Tunisie, où il entretient de nombreux liens d'amitié avec les élites tunisiennes et exerce son ministère sacerdotal auprès de diverses communautés chrétiennes.

En 1995, malade, il est contraint de rentrer en France et vit ses dernières années à Tassy (Var) dans une maison de retraite où il s'est éteint le 10 janvier 2007.

— *Ses cours* —

R. Caspar commence sa vie active au moment du concile Vatican II (1962-1965). Actif, dans les coulisses, comme théologien à la disposition des évêques d'Afrique du Nord, il en commente les grandes orientations dans le domaine de l'ouverture aux religions non-chrétiennes. C'est ainsi qu'il commente le document *Nostra Aetate* dans la collection «Unam Sanctam», n° 61 (Paris, Cerf, 1966), et qu'il prend part à la rédaction d'un gros document publié à Rome sur l'impulsion du nouveau «secrétariat pour les religions non-chrétiennes», *Religions, thèmes pour une compréhension dialogique* (Rome, Ancora, 1967), où sont traités les thèmes du péché et du salut selon les grandes religions.

Sa tâche principale, cependant, reste l'enseignement: il donne des cours de théologie et de mystique musulmanes aux étudiants du PISAI: cet institut, qui reçoit surtout des étudiants religieux destinés à entrer en dialogue avec les musulmans dans toutes les régions du monde, donne des cours intensifs de langue arabe, menant à la licence ou au doctorat, et une formation exigeante à la connaissance des sources religieuses islamiques.

Robert Caspar, chargé d'enseigner la théologie produisit, en 1967, un «*Cours de théologie musulmane*» en 2 volumes (119 pp. + 103 pp.): le premier décrit la genèse historique du Coran et des écoles théologiques, le second en étudie les grands thèmes classiques: Dieu, les anges, les prophètes, les livres sacrés, la notion de prédestination et le Dernier Jour. L'islam ainsi présenté est celui de la grande période classique. à l'époque, tous les commentateurs — et tous les auteurs musulmans — tiennent pour évident que l'islam, l'islam immuable, est celui qu'ont transmis les grands penseurs du Moyen-âge.

Cet ouvrage a servi de manuel de base à des générations d'étudiants. Peu à peu, cependant, R. Caspar prend conscience, grâce à ses contacts tunisiens, mais aussi grâce à son étude constante des parutions théologiques en islam et en christianisme, que les religions sont en constante évolution. Son séjour au Caire, déjà, avait attiré son attention sur les auteurs récents. Il avait écrit un article pour l'institut dominicain d'études orientales du Caire (IDEO): "Un aspect de la pensée musulmane moderne le Renouveau du Mo'tazilisme", in: *MIDEO*, 4 (1957), p. 141-202.

Au fil des années, il va donc tenter de comparer, en permanence, ce qu'il y a de plus moderne en théologie chrétienne et ce qu'il y a de plus novateur dans l'évolution religieuse du monde musulman. Une telle entreprise lui impose, évidemment, un labeur acharné qui le mène même à explorer l'islam indien et ce que l'on commence à

appeler aujourd'hui «les nouveaux penseurs» de l'islam. Cette étude le conduit, en 1987, à publier une version remaniée et augmentée de son cours de théologie: le *Traité de théologie musulmane* (Rome, PISAI, 1987, 485 p.). Le second volume ne paraît qu'en 1999. La nouveauté de ce traité, par rapport au cours primitif, est qu'il prend en compte l'extraordinaire bouillonnement des dernières années et qu'il tente d'en discerner les grandes lignes. Le lecteur ne peut plus croire qu'il n'existe que l'islam «classique», supposément immuable.

L'enseignement de Caspar comporte un autre sujet majeur: la mystique. Dès 1968, il publie un *Cours de Soufisme: Mystique musulmane* (PISAI, Rome, 148 p.) accompagné d'une série de fiches polycopiées présentant des textes de mystiques, en arabe avec leur traduction en français.

De nombreux articles de revue (il en a publié plusieurs centaines) présentent au grand public divers aspects de la mystique et de la spiritualité musulmane qui connaît un regain de nos jours. Ainsi: «la mystique musulmane, recherches et tendances» (*IBLA*, 104/2, pp. 271-289), «mystique musulmane, bilan d'une décennie 1963-1973» (*IBLA*, 133/1 p. 69-101 & 135/1 p. 39-111).

— Études —

Ces recherches ont donné lieu à de nombreux articles plus techniques dont les sujets nous éclairent sur ses préoccupations principales. Mentionnons:

- «Foi en Dieu et service de l'homme (Colloque de Tunis, CERES, 1974).
- «Foi et raison dans le *Munqid* de Ghazâlî» (*IBLA*, 124/2, 1969).
- «L'exégèse scientifique du Coran d'après le Cheikh Amîn al-Khûlî» (*MIDEO* 4, 1957, p. 269-280).
- «L'Homme selon le Coran» (*Studia Missionalia*, 19, 1970, p. 255-268).
- «La foi en marche — les problèmes de fond du dialogue islamo-chrétien» (*Crislam*, PISAI, Rome, 1990).
- «La rencontre des théologies» (*Lumière et Vie*, n° 163, p. 63-81).
- «Le 'vide idéologique' dans un essai de l'algérien Abd al-Magîd Mizyan» (*Oriente Moderno* 51, 380-388)
- «Parole de Dieu et langage humain en christianisme et en islam» (*Islamochristiana* 6, 1980, p. 33-60).
- «Philosophie et révélation selon Avicenne» (*IBLA*, 125/1, 1970, 103-122).

— Dialogue —

Cette recherche sur la rencontre des théologies a mené R. Caspar à s'intéresser à l'étude scientifique du dialogue islamo-chrétien tel qu'il s'est déroulé au cours des âges. Le PISAI publie une revue annuelle appelée *Islamochristiana*. Faisant partie de

l'équipe de rédaction, il s'est chargé de préparer, chaque année, une «bibliographie du dialogue islamo-chrétien» recensant tous les auteurs, et tous les manuscrits reflétant ce dialogue depuis les origines de l'islam jusqu'à nos jours. Pour ce faire, il était entouré d'une équipe de chercheurs de renom, dont le P. Samir Khalil Samir S.J., de l'université Saint-Joseph de Beyrouth.

L'étude de ces auteurs anciens a donné jour à des articles spécialisés:

- «La vision de l'islam chez Louis Massignon et son influence sur l'Église» (*Louis Massignon*, Cahiers de l'Herne, 1970, p. 126-147).
- «Les versions arabes du Dialogue entre le Catholicos Timothée I et le Caliphe Al-Mahdi», in *Islamochristiana*, 3 (1977), p. 107-175.
- «Textes sur le Tahrif des écritures», in: *Islamochristiana*, 6 (1980), p. 61-104.

Mais l'œuvre la plus intéressante de R. Caspar dans ce domaine demeure la conception et la fondation du GRIC (Groupe de recherche islamo-chrétien). En 1975, en effet, germe l'idée de fonder un groupe où des penseurs, chrétiens et musulmans, tenteraient de dialoguer, non pour camper leurs positions respectives les uns face aux autres, mais pour entreprendre ensemble une recherche convergente, en se servant des mêmes outils scientifiques, et dans une perspective de fidélité croyante.

Autour de R. Caspar se rassemble alors un groupe d'amis. Une charte s'élabore dont la rédaction doit beaucoup à R. Caspar et aux discussions qu'il eut avec ces amis. Publiée dans *Islamochristiana* 4 (1978), celle-ci définit l'esprit et la méthode du groupe:

«Si parfaite que soit la Parole fondatrice de notre foi, nous ne pensons pas que la connaissance que nous en recevons épuise les richesses de cette Parole et du mystère de Dieu. C'est pourquoi, nous pensons que, d'une part, notre certitude de foi implique nécessairement une recherche sans fin de la vérité, à l'aide et à la lumière de Dieu, et que, d'autre part, d'autres approches de la vérité que la nôtre, à partir d'une autre Parole que celle qui fonde notre foi, sont légitimes et peuvent être fécondes pour nous. Autrement dit, le Musulman reconnaît la validité et la fécondité de la foi et de la recherche chrétiennes, et le Chrétien reconnaît la validité et la fécondité de la foi et de la recherche musulmanes.

Dans cette ligne, chacun de nous reste fermement attaché à l'essentiel de sa foi et à la vision du monde qu'elle implique, et c'est dans cette lumière de foi que nous voulons situer la religion des autres. Mais nous n'exigeons pas d'eux qu'ils adoptent les catégories liées à notre propre vision de foi. Nous avons, les uns et les autres, à élargir notre vision et nos catégories, pour rendre compte de la valeur religieuse de l'autre tradition... Convaincus que les convergences entre nos visions de foi sont plus nombreuses et plus importantes qu'on le croit généralement, nous pensons que les mettre en valeur, c'est aussi mettre en lumière les divergences réellement fondamentales».

Les membres du GRIC se veulent fidèles à leurs traditions respectives sans en être des représentants officiels. Ils tentent d'en étudier le contenu à la lumière de la critique de l'autre tradition mais en adoptant une approche résolument scientifique. Ra-

pidement, le GRIC s'est composé de plusieurs groupes basés à Tunis, Paris, Rabat et Bruxelles. Actuellement, d'autres groupes se forment à Beyrouth ou Barcelone. R. Caspar a joué un rôle capital dans la structuration du GRIC et dans la formulation de ses productions:

— *Ces Écritures qui nous questionnent: la Bible et le Coran*, Centurion, Paris, 1987, 159 p.;

— «état et Religion», in: *Islamochristiana*, 12 (1986) p. 49-72;

— *Foi et justice, Un défi pour le Christianisme et pour l'Islam*, Groupe de Recherches islamo-chrétien, Centurion, Paris, 1993, 325 p.;

— *Pluralisme et laïcité, Chrétiens et musulmans proposent*, Groupe de Recherches islamo-chrétien, Bayard/Centurion, Paris, 1996, 265 p.;

— *Péché et responsabilité éthique dans le monde contemporain*, Groupe de Recherches islamo-chrétien, Bayard éditions, Paris, 2000, p. 261.

— à la base —

Ces activités universitaires, ces recherches savantes risquent de faire oublier le ministère quotidien de R. Caspar en Tunisie auprès des petites gens, chrétiens ou musulmans, des couples mixtes ou de petites communautés religieuses.

Un groupe de ces chrétiens, vivant en Tunisie, lui demanda de les aider à répondre aux multiples questions que leur posaient leurs voisins musulmans au sujet de la foi chrétienne. De nombreuses réunions de ce groupe conduisirent R. Caspar à élaborer un petit guide, publié ensuite au PISAI: *Pistes de réponses aux questions qu'on nous pose* (Rome, 1987, 113 p.) et traduit, plus tard, en anglais. (Notons ici que le PISAI a fait traduire en anglais une bonne partie des ouvrages mentionnés dans ces pages.)

Pendant dix ans (1984-1994), il anima aussi, chaque année, en France, une session organisée par le secrétariat des évêques pour les relations avec l'islam (S.R.I.) et destinée à des chrétiens vivant en contact avec des musulmans. Ce souci de donner au chrétien une connaissance «à la fois réaliste et positive» de l'islam donna naissance à un livre: *Pour un regard chrétien sur l'Islam* (Centurion, Paris, 1990, 206 p., réédité par les éditions Bayard en 2006). Sous une forme accessible au grand public, il y décrit les grandes nervures de la foi musulmane. Ce livre a servi à de nombreux groupes de réflexion qui l'ont étudié, chapitre par chapitre. Y sont abordés les thèmes de la naissance de l'islam (Mohammed et le Coran), la foi et la théologie musulmanes, le culte, Dieu, les anges et les Écritures révélées, les prophètes, Marie et Jésus dans l'islam, l'acte humain (la toute-puissance de Dieu et la liberté de l'homme), l'eschatologie musulmane, la mystique musulmane. En conclusion, il propose une «vision chrétienne de l'islam» et une bibliographie sommaire.

De la vulgarisation à l'érudition, des humbles « pistes de réponses » au monumental « traité de théologie musulmane », l'œuvre de R. Caspar tente de jeter, entre l'islam et le christianisme, une passerelle que peut emprunter le croyant ordinaire ou le chercheur.

Ses livres, ses articles, et surtout, sa participation à des entreprises aussi irremplaçables que le PISAI, le GRIC ou l'IBLA donnent à Robert Caspar un rôle de premier plan dans l'évolution des relations islamo-chrétiennes dans la deuxième moitié du 20^{ème} siècle.

J.-M. Gaudeul, M.Afr., Paris,
le 17 janvier 2007

5 — Henri (frère Irénée) DALMAIS, O.P. (1914-2006) —

(ndlr: Nous reproduisons ici la notice nécrologique donnée à l'occasion de la messe de *requiem*).

Le frère Irénée, Henri est son prénom de baptême, est né le 19 mai 1914 à Vienne (Isère), fils de François, banquier de son métier et de Marie Michard, son épouse. Il a une unique sœur, de quatre ans plus jeune que lui. Chaque année, au temps de Noël et aux mois de juin et juillet, il lui rend visite ainsi qu'à ses neveux et nièces, dans la maison familiale de Saint-Prim. Pendant son séjour, il aide volontiers les curés des environs et donne des conférences aux personnes d'une maison de retraite, leur parlant de ses nombreux voyages.

Jeune, il est scout et reste très attaché au mouvement. Il fait ses études secondaires à l'institution Robin, de Vienne, passe le baccalauréat avec mention très bien. Son père décède en 1937, à l'époque où il est en khâgne à Lyon. Il rencontre l'abbé Paul Couturier qui venait de relancer en France la Semaine de l'Unité. Un prêtre de la paroisse de sa grand-mère, à Monplaisir, est l'abbé Montchanin. Il le retrouve en 1951 lors de son premier voyage en Inde. à Lyon, il se lie d'amitié avec les étudiants de l'Institut chinois fondé par Édouard Herriot. Dès sa jeunesse, il est donc coloré par l'Orient.

1935-1937, temps du service militaire; il est détaché comme professeur au collège des Lazaristes à Antoura au Liban. S'interrogeant sur sa vocation, il a des contacts avec des Pères Jésuites et fit un séjour à l'abbaye de Solesmes. Le directeur de l'Institut Robin lui conseille de prendre contact avec l'Ordre de saint Dominique. Il se met alors en relation avec les Pères Périnelle et Chenu, de la Province dominicaine de France. Il est mobilisé en 1940, son régiment se trouve dans la région de Bâle. à sa démobilisation, la France est coupée en deux; il ne peut rejoindre immédiatement Paris. Il prend l'habit dominicain, le 6 mars 1941, pour la Province de France, au cou-

vent d'études de la Province de Lyon, à Saint-Alban-Leyse, près de Chambéry, puis rejoint le noviciat au couvent Saint-Jacques à Paris. Le Père Chevignard est Père maître. Parmi ses frères de noviciat il y avait le frère Pierre Marie Gy (†2004) et le frère Michel Lamothe, religieux du couvent Saint-Jacques.

Après sa profession religieuse, le 7 mars 1942, il rejoint le couvent d'études du Saulchoir à étioilles et soutient en 1946 sa thèse de doctorat en théologie: *Contemplation et vie contemplative dans l'enseignement de saint Thomas*.

à la fin de ses études, il passe une année à la maison Saint-Basile où se trouve le siège de l'Institut dominicain de recherche œcuménique ISTINA. En 1948, il est assigné au couvent Saint-Jacques. Il y réside toute sa vie. Il est immédiatement nommé bibliothécaire et assure cette charge jusqu'en 1993. Ses frères dominicains, sa famille et ses amis ont tous remarqué le contraste entre la stabilité de son assignation religieuse, les charges qu'il exerça et l'incroyable mobilité de cet infatigable voyageur.

1951, il est nommé maître de conférences à l'École Pratique des Hautes Études. En 1960, il est professeur à l'Institut supérieur de Liturgie de l'Institut catholique de Paris. Il y enseigne les liturgies orientales. Les cours qu'il avait suivis à l'École des Langues orientales et ses nombreux voyages le qualifiaient particulièrement. Il publie en 1958 une *Initiation à la liturgie* dans la collection des «Cahiers de la Pierre-qui-vire», ouvrage nécessaire pour l'approche de la liturgie dans sa dimension ecclésiale et symbolique. L'une de ses autres publications, *Les liturgies d'Orient* (réédition en 1980) a permis de faire découvrir et connaître ces traditions différentes de la tradition latine. Les publications du frère Irénée dépassent largement la centaine: articles dans d'innombrables revues, contributions à des ouvrages collectifs, touchant tant le public des étudiants que celui des chercheurs. Durant une trentaine d'années, aux «Journées presbytérales», organisées au couvent Saint-Jacques, et pour la plus grande joie des participants et des libraires parisiens, il passe, chaque mois, en revue les nouvelles publications religieuses.

Enseignant à l'Institut Supérieur de Liturgie (1960-1985), il est présent à de nombreux groupes et associations, comme aumônier ou conseiller théologique: Routiers scouts, Vie nouvelle, Équipe nationale des Magistrats, «Ad Lucem», Écrivains chrétiens. Il participe à la création de la CIMADE et du groupe des Dombes. Il est membre associé de l'IDEO (Institut Dominicain d'Études Orientales) du Caire et membre du Comité mixte catholique-orthodoxe en France. Jusqu'au début du 21^{ème} siècle, il participe aux Semaines d'études liturgiques de l'Institut Saint-Serge. Très souvent, les chaînes de télévision ou de radio lui demandent d'intervenir lorsqu'il s'agit des Églises d'Orient.

Répondant aux taquineries de ses proches, cet infatigable voyageur admettait ne pas connaître les Amériques. à sa famille, il affirme, qu'à l'ouest d'une ligne Paris-

Lyon – Vezelay-Saint-Prim, le monde lui est inconnu mais il parle avec enthousiasme de l'Orient, de l'Extrême-Orient, de ses nombreux voyages en Chine.

Interrogé il y a deux ans sur sa santé, il répond n'avoir consulté un médecin qu'en 1938 pour une mauvaise grippe. Ces deux dernières années, il manifeste des signes de fatigue. Progressivement, et avec simplicité, il accepte consultations médicales et hospitalisations devenues nécessaires. Il continue à lire beaucoup et converse allègrement avec ses frères et ses visiteurs. Il y a trois mois, il donnait encore une interview pour la télévision.

Hospitalisé à Saint-Joseph, puis transféré à Notre-Dame-du-Bon-Secours, il est conscient et présent jusqu'à la nuit de son départ vers la maison du Père. Le dimanche 18 juin, dans l'après-midi, avec le Prieur de son couvent, il évoque les ordinations presbytérales et diaconales des frères dominicains célébrées la veille dans l'église paroissiale Saint-Dominique puis simplement, avec lui, dit le «Notre Père» et le «Je vous salue Marie». Il s'éteint paisiblement dans la nuit du 19 juin à deux heures du matin. Prévenus, deux frères se rendent immédiatement à l'hôpital pour l'entourer de leur prière.

L'homélie de la messe de *Requiem* est prononcée par le frère Antoine Lion. Avant le dernier adieu, le frère Patrick Prétot, OSB, directeur de l'Institut Supérieur de Liturgie, apporte le témoignage de son Institut. Le frère Irénée est inhumé dans l'un des caveaux de la communauté dominicaine, au cimetière Montparnasse. Une de ses nièces, se rappelant que leur oncle Henri disait toujours qu'il ne fallait pas cueillir les fleurs, a demandé, geste symbolique, de déposer dans la tombe les cerises que leur oncle ramassait à pareille époque pour sa famille. N'est-ce pas digne d'un liturge?

Frère Dominique DYE, o.p.

6 — Professeur Muhsin MAHDI (1926-2007) —

Muhsin Sayyid Mahdi est décédé le 9 juillet 2007, il était né à Kerbela (la ville sainte chiite d'Irak) le 21 juin 1926, dans une famille de haute tradition chiite. Grand ami du Père Anawati, nous le retrouvons au Caire presque chaque année, lorsqu'il s'y trouvait pour l'ouverture de la session annuelle de l'Académie de langue arabe, dont il était membre correspondant, et c'était toujours un immense plaisir de l'accueillir à l'IDEO pour un repas. Les détails de la notice ci-dessous doivent beaucoup à son épouse Sarah et à son élève Charles Butterworth.

Après des études secondaires à Bagdad, il profite d'une bourse irakienne pour poursuivre ses études supérieures à l'Université américaine de Beyrouth en économie.

Mais le professeur Charles Malik, voyant la qualité de cet étudiant, le convainc de faire aussi de la philosophie; il obtient alors deux diplômes, un dans chacune de ces deux disciplines. Il part ensuite à l'Université de Chicago, où deux autres professeurs ont une influence déterminante sur son orientation future: Nadia Abbott pour la science historique et Leo Strauss pour la philosophie politique. Il soutient son doctorat à Chicago en 1954 sur la philosophie de l'histoire chez Ibn Khaldûn, et cette thèse fait en 1957 l'objet d'une publication qui porte en sous-titre: «Etude sur les fondements philosophiques de la science de la culture», ouvrage réédité en anglais à plusieurs reprises et traduit en persan et en turc. Il est admis en postdoctorat à Paris et à Freiburg im Bresgau, puis comme professeur invité à l'Université américaine du Caire, à l'Institut central d'études islamiques du Pakistan, à l'Université de Los Angeles et à celle de Bordeaux.

Il fut professeur à Bagdad (1947-1948 puis 1955-1957), ensuite à l'Université de Chicago (1957-1969), et enfin, jusqu'à sa retraite, à Harvard (1969-1996), où il fut directeur du Centre d'études moyen-orientales; il occupa la chaire prestigieuse «James Richard Jewett» au département des langues et civilisations moyen-orientales. Au cours de sa carrière, il enseigna également au Maroc et fut président de «American Research Center in Egypt». Ajoutons encore, pour être un peu moins incomplet, qu'il fit partie de nombreux comités scientifiques de revues remarquables et qu'il fut l'un des fondateurs et le premier président de la Société Internationale d'Histoire des Sciences et des Philosophies Arabes et Islamiques (SIHSPAI), à Paris en 1989 (cf. *MIDEO* 20, 1991, p. 517-519). Un dernier hommage devait lui être rendu à l'Université américaine du Caire en juin 2007, où le titre de Docteur Honoris Causa lui aurait été décerné, mais il lui a évidemment été impossible de faire le déplacement, c'était pour lui la fin. La décision a été prise ensuite par cette Université américaine du Caire, en collaboration avec l'Université égyptienne, d'organiser fin novembre 2008 un grand colloque international en son honneur.

Sa bibliographie (jusqu'en 1990 seulement) est donnée aux pages 383-399 du volume d'hommage qui lui avait été offert en 1992: Charles E. Butterworth (ed.), *The Political Aspects of Islamic Philosophy, Essays in Honor of Muhsin S. Mahdi*, Harvard University Press, Cambridge, 1992, VI+406 p. (Coll. «Harvard Middle Eastern Monographs», 27), une mise à jour définitive devrait en être faite à l'occasion du colloque de novembre 2008 au Caire. Son œuvre est incontournable pour ceux qui travaillent sur la philosophie arabe — quoi qu'en disent certains — en particulier sur al-Fârâbî, dont il a édité de façon scientifique les grands textes avant de les traduire et de les commenter. L'une de ses publications posthumes va paraître en 2009 (sous la responsabilité de Ch. Butterworth), celle de sa nouvelle édition du très difficile *Kitâb al-hurûf* d'al-Fârâbî. En plus de ses travaux philosophiques il avait offert en 1984 une

édition critique du *Livre des mille et une nuits*, qui reste actuellement une référence dans sa lecture politique originale de cet ensemble de contes.

Une fois retiré de l'université, lui et son épouse Sarah partageaient leur temps entre les USA et la France, et il était toujours agréable d'avoir un contact avec lui, car tous ceux qui l'ont rencontré gardent de lui le souvenir d'un homme non seulement savant, mais encore très chaleureux et d'une grande fidélité en amitié.

Régis Morelon, o.p.

7 — Frère Angel CORTABARRIA-BEITIA, o.p. (1919-2008) —

Note de la rédaction du MIDEO:

Le Père Cortabarría est décédé le 5 août 2008 en Espagne. La nouvelle de sa mort est arrivée pendant la première correction d'épreuves de ce *MIDEO*, nous pouvons alors ajouter une brève notice sur ce merveilleux frère qui avait passé presque vingt-cinq ans à l'IDEO. C'est un dominicain espagnol, l'un de ses anciens élèves (Ramón Hernández Martín, o.p.), qui nous a annoncé son décès, en nous envoyant le texte qu'il avait rédigé à son sujet à partir de ses propres souvenirs et après compilation des éléments autobiographiques trouvés dans certains articles de son ancien professeur. C'est son texte qui constitue la structure de cette notice, adaptée ici de l'espagnol au français, avec ajout de larges développements par la Rédaction du *MIDEO* pour tous les éléments qui concernent plus particulièrement l'IDEO.

Sa vie se divise en trois parties.

De 1919 à 1962

Angel Cortabarría Beitia est né à Oñate (Guipuzcoa) le 1er mars 1919, dans une famille ouvrière, sa langue maternelle était le basque, ses parents s'appelaient Rufino et Emilia. Après des études primaires dans son village d'origine, il poursuit son enseignement secondaire dans des écoles apostoliques, à Villava, à Las Caldas de Besaya et à Corias. C'est dans ce dernier lieu, Corias, au Couvent Saint Jean Baptiste, qu'il commence son noviciat chez les Dominicains le 4 octobre 1936, et prononce naturellement son premier engagement dans l'Ordre l'année suivante, pour commencer alors sa formation philosophique et théologique à Salamanque au studium général dominicain de Saint Etienne. Il est ordonné prêtre le 20 décembre 1942.

C'est au studium de Saint Etienne qu'il obtient son «lectorat en théologie», puis il part pour Rome afin de préparer un doctorat de philosophie à l'Université dominicaine Saint Thomas d'Aquin (l'Angelicum), le sujet en était «Les philosophes arabes

al-Kindi et al-Farabi dans les œuvres de Saint Albert le Grand»; il gardera toute sa vie cet intérêt pour les sources arabes chez les auteurs latins médiévaux, surtout dominicains. Rentré ensuite à Madrid, il suit pendant un an, à l'Université Complutense, les cours du grand orientaliste Don Emilio Garcia Gomez — président de l'Académie royale d'histoire — pour lequel il gardera toujours une grande vénération, comme il l'a exprimé dans la notice qu'il lui a consacrée à la suite de son décès (voir *MIDEO* 23, 1997, p. 480-481).

Entre les années 1948 et 1962, à Las Caldas de Besaya, il enseigne la philosophie ancienne et médiévale. Parallèlement à son enseignement il mène un travail pastoral et occupe diverses fonctions de service dans son couvent dominicain, surtout entre 1951 et 1957.

Il obtint en 1951 le poste de professeur titulaire d'histoire de la philosophie. Tous ses étudiants étaient fiers de suivre ses cours, fierté doublée d'une immense sympathie réciproque. Il savait leur expliquer la subtilité de Parménide entre l'être et le non-être, mais il s'arrêtait encore plus volontiers sur la philosophie arabe pour développer les thèmes qui avaient fait le sujet de sa thèse de doctorat. La plupart de ses étudiants entendirent parler de ce thème pour la première fois lors de l'ouverture de l'année académique 1951-1952, à l'occasion de la conférence inaugurale qu'il donna dans le grand amphithéâtre de l'Université, dont le titre était celui-là même de sa thèse: «Les philosophes arabes al-Kindi et al-Farabi dans les œuvres de Saint Albert le Grand».

En 1962, à l'occasion d'un congrès, le Père Anawati passa par l'Espagne. Il avait entendu parler des travaux du Père Cortabarría, et il mit en œuvre toute la séduction dont il était capable pour lui faire miroiter les avantages qu'il pourrait retirer d'un travail au Caire avec l'équipe de l'IDEO, tout en affirmant fortement qu'il était indispensable, pour cette équipe, qu'il rejoigne le Caire. Cette séduction opéra sur le Père Cortabarría, ainsi que sur son provincial, le Père Aniceto Fernandez — élu peu après Maître de l'Ordre — qui accepta de le laisser partir en disant au Père Anawati: «Croyez bien que nous vous confions l'un de nos meilleurs éléments, et je suis heureux de pouvoir le faire, mais il nous manquera».

De 1962 à 1986

Dès cette année 1962 le Père Cortabarría fut donc rattaché au couvent du Caire comme membre de l'IDEO. Il n'avait alors que quelques notions de langue arabe, car ses travaux antérieurs avaient été réalisés sur les traductions latines des auteurs qu'il avait étudiés. Pour combler ce manque, il s'inscrivit à la Manouba, l'Institut Pontifical d'Etudes Arabes des Pères blancs de Tunis (maintenant transféré à Rome sous le nom de PISAI), pour suivre deux ans de cours intensifs d'arabe littéraire, et vint s'installer durablement au Caire le 3 novembre 1964.

Le Père Anawati lui conseilla d'abord de faire un travail sur l'état des études arabes en Espagne, ce qui lui permit de se faire connaître par la majorité des orientalistes de son pays, à l'occasion des contacts qu'il avait été ainsi amené à prendre avec eux. Cette étude fut publiée dans le *MIDEO* 8, 1966, p. 75-130. Il poursuivit aussi ses recherches ponctuelles au sujet de l'influence de savants arabes sur les philosophes et les théologiens médiévaux, et, au cours des années, consacra beaucoup de temps à constituer petit à petit un beau dossier sur les Mozarabes, dont il tira plusieurs publications qui furent particulièrement remarquées. Pendant l'année 1971-1972 il accepta d'aller à Mossoul pour donner un cours de philosophie au grand séminaire interrituel tenu par les Dominicains de Paris, et garda un excellent souvenir de cette année passée en Irak.

Il participait avec une grande simplicité aux différentes activités pastorales des frères du couvent, et il a eu beaucoup d'influence sur des élèves de l'enseignement secondaire par les cours de catéchèse qu'il lui était arrivé de donner au tout début de son séjour dans l'une ou l'autre des deux écoles tenues localement par les sœurs dominicaines. Puisqu'il était l'un des rares prêtres espagnols en Egypte (même le seul, certaines années), il était régulièrement sollicité par ses compatriotes pour divers services. Il garda des relations d'amitié profonde avec un certain nombre de ces personnes qui étaient en résidence provisoire au bord du Nil et en retrouva plusieurs à Madrid lorsqu'il y revint en 1986. Un jour, lors d'une visite officielle au Caire du couple royal espagnol, leur ambassade lui demanda de célébrer une messe pour le roi et sa suite, ce qu'il fit bien volontiers, et cela permit à ses frères dominicains de se moquer gentiment de lui en le traitant «d'aumônier officiel de la cour du roi d'Espagne», il réagissait avec un petit sourire ironique, mais en était tout de même un peu flatté...

Il a toujours rendu de grands services à tous dans la maison, avec une merveilleuse simplicité et une disponibilité constante, mais a toujours refusé d'être élu à la charge de prieur du couvent, il ne se voyait pas dans ce rôle. Ses rapports avec les employés de la maison étaient d'une grande qualité, et Mahmoud Ramadan, le seul d'entre eux à être encore présent, a sangloté à l'annonce de son décès, en murmurant: «On m'avait dit que son nom voulait dire ange (*malâk*) et il était vraiment un ange»; effectivement, tous l'appelaient en arabe «Abûnâ Malâk». Il y avait ainsi la vraie reconnaissance d'une coïncidence entre son prénom et sa manière d'être, on peut donner comme exemple la façon dont il a accompagné jusqu'à sa fin difficile le Père Ernst Bannerth en 1976 (voir *MIDEO* 13, 1977, p. 477-481).

Il circulait dans les rues du Caire sur un scooter qui attirait parfois à sa suite une petite meute de chiens errants, et cette vieille Lambretta péraradante était célèbre; il fut désolé lorsqu'elle rendit définitivement l'âme et qu'il fut contraint de chevaucher

une Vespa qui ne pouvait pas avoir sa sympathie, car, pour lui, elle manquait de caractère. Tous se rappellent sa gaieté et la joie toute simple qu'il apportait dans tous les groupes où il se trouvait. Il prenait plaisir à raconter des histoires drôles, et avait la délicieuse manie de les répéter systématiquement deux fois à la suite. Il aimait beaucoup les animaux, il se procurait régulièrement des ouvrages sur la faune locale, et, par exemple, il était imbattable sur les oiseaux d'Égypte, passion qu'il partageait avec son plus grand complice dans la maison, le frère brésilien Réginald Alvez de Sá (voir *MIDEO* 22, 1995, p. 431-433). Il avait aussi adopté une petite chienne qu'il nourrissait dans le jardin; il l'avait nommée Loba, et, malgré tous ses efforts pour l'appivoiser et la nourrir le mieux possible, elle était toujours terrifiée dès que quelqu'un s'approchait d'elle et restait beaucoup trop maigre. Après sa disparition, il ne renouvela pas l'expérience, mais se mit à élever des poissons rouges dans le bassin du jardin.

Au cours de l'année 1985 — il avait 66 ans — il eut quelques problèmes de santé, légers mais éventuellement inquiétants à terme, il décida alors de rentrer en Espagne, pour plusieurs raisons: tout d'abord il ne voulait pas être à la charge du couvent du Caire si son état de santé devait s'aggraver; ensuite, il se disait qu'il valait mieux rentrer encore relativement en forme afin de pouvoir reprendre là-bas une véritable activité; enfin, sa maman étant très âgée, il voulait être près d'elle au moment de sa mort, c'était peut-être ce dernier point le plus important pour lui.

Il organisa son départ avec son sourire habituel, tranquillement, sans tension, à sa manière. Il faisait passer des bagages petit à petit en Espagne par des voyageurs, et prit son billet de retour pour le début de l'année 1986. Deux ou trois jours avant son départ il reçut le télégramme annonçant le décès de sa mère, cette nouvelle l'accabla, et ce fut avec cette lourde peine qu'il quitta Le Caire.

De 1986 à 2008

A son retour il fut assigné à Madrid, au couvent de Santo Domingo el Real, siège du prieur provincial d'Espagne. Il y exerça un large ministère sacerdotal et fut élu successivement à plusieurs charges dans cette communauté, sans jamais renoncer à poursuivre son travail intellectuel, comme le montre la bibliographie ci-dessous. Il était en lien avec les Associations espagnoles travaillant dans le milieu des émigrés maghrébins et autres, et était aussi régulièrement contacté par la nonciature apostolique de Madrid pour des traductions de textes entre langue arabe et langue espagnole. L'IDEO put longtemps compter sur lui pour le suivi des publications orientalistes espagnoles, périodiques ou monographies. Il eut aussi quatre occasions de revenir au Caire pour de brefs séjours vraiment agréables pour tous, son dernier passage datant de l'été 1996.

En 1998 il eut un très grave accident de voiture, et fut laissé pour mort dans la carcasse du véhicule, ce qui lui sauva la vie car il n'aurait probablement pas pu survivre à un déplacement de son corps non suffisamment contrôlé. Il mit longtemps à s'en remettre, resta affaibli, mais put reprendre ensuite une vie presque normale.

C'est à partir de juin 2003 que sa santé se dégrada gravement. A la suite de plusieurs petits accidents cérébraux il fit une grave chute et se fractura le col du fémur, avec de nombreuses complications pour les hanches et le bassin. Après son opération il rentra dans son couvent, mais son état nécessitait des soins permanents, et, à la fin de ce mois de juin 2003, il fut transféré à Villava, dans la maison de retraite médicalisée des Dominicains. D'autres accidents cérébraux et de nouvelles chutes l'ont alors affaibli à un point tel qu'il en fut petit à petit réduit à une complète immobilité et à une inconscience presque intégrale.

Pendant cette période difficile, il fut bien entouré par ses frères dominicains et par beaucoup d'amis, dont un certain nombre de ceux qui l'avaient connu au Caire et avaient su l'apprécier. C'est ainsi qu'il s'est éteint le 5 août 2008.

Tous ceux qui l'ont connu ont été impressionnés par son authentique bonté, par son merveilleux sourire, par sa grande simplicité, par sa vraie modestie, par sa capacité à se mettre au service de tous, par son égalité d'humeur, par sa foi profonde et par sa joie de vivre.

C'était aussi un travailleur infatigable, ses publications en font foi. On peut déterminer quatre axes principaux dans sa recherche: la philosophie arabe, son importance pour la philosophie et la théologie médiévales latines, surtout chez les Dominicains, la spiritualité des Musulmans, et la question des Mozarabes, sur laquelle ses travaux de synthèse continuent à faire autorité.

Rendons grâce à Dieu pour la vie de notre frère, qu'Il lui offre une belle demeure dans son Royaume.

— Bibliographie du fr. Ángel CORTABARRIA BEITIA —

Cette bibliographie ne comporte ni ses recensions d'ouvrages, ni les articles des dictionnaires auxquels il avait collaboré; elle se veut la plus complète possible, mais aucune bibliographie ne peut avoir la prétention d'être exhaustive. Cette liste de publications peut tout de même donner une vue globale des centres d'intérêt de leur auteur.

- «Las obras y la filosofía de Alfarabi en los escritos de San Alberto Magno», dans *La Ciencia Tomista*, 77 (1950), p. 362-387, et 78 (1951), p. 81-104.
- «Las obras y las doctrinas del filósofo Alkindi en los escritos de San Alberto Magno», dans *Estudios Filosóficos*, 1951-1952, p. 191-209.

- «Doctrinas psicológicas de Alfarabi en los escritos de San Alberto Magno», dans *La Ciencia Tomista*, 79 (1952), p. 633-656.
- «Tabla General de las citas de Alkindi y Alfarabi en las obras de San Alberto Magno», dans *Estudios Filosóficos*, 1953, p. 247-250.
- «La eternidad del mundo a la luz de las doctrinas de San Alberto Magno», dans *Estudios Filosóficos*, 1961, p. 3-39.
- «Literatura Algaceliana en los escritos de San Alberto Magno», dans *Estudios Filosóficos*, 1962, p. 255-276.
- «L'état actuel des études arabes en Espagne», dans *MIDEO*, 8 (1966), p. 75-130.
- *El arabismo en la España contemporánea*, Santander, Las Caldas de Besaya, 1968, 94 p.
- «Originalidad y significación de los *Studia Linguarum* de los Dominicos españoles en los siglos XIII y XIV», dans *Pensamiento*, 1969, p. 1969, p. 71-92.
- «A partir de quelles sources étudier al-Kindi», dans *MIDEO*, 10 (1970), p. 83-108.
- «L'étude des langues au Moyen Age chez les Dominicains. Espagne, Orient, Raymond Martin», dans *MIDEO*, 10 (1970), p. 189-248.
- «La classification des sciences chez Al-Kindi», dans *MIDEO*, 11 (1972), p. 49-76.
- «Un traité philosophique d'al-Kindi (*De l'agent vrai...*)», dans *MIDEO*, 12 (1974), p. 5-12.
- «El método de al-Kindi visto a través de sus *Risalas*», dans *Orientalia Hispanica sive Studia F.M. Pareja octogenario dicata*, Brill, Leiden, 1974, vol. I, pars prior, p. 209-225.
- «San Ramón de Penyafort y las escuelas dominicanas de lenguas» dans *Escritos del Vedat*, 7 (1977), p. 125-154.
- «Al-Kindi vu par Albert le Grand», dans *MIDEO*, 13 (1977), p. 117-146.
- «El filósofo Avempace en los escritos de San Alberto», dans *Estudios Filosóficos*, 1978, p. 21-61.
- «El astrónomo Alpetragio en las obras de San Alberto Magno», dans *La Ciudad de Dios*, 193/3 (1980), p. 503-533.
- «Les études mozarabes en Espagne», dans *MIDEO*, 14 (1980), p. 5-74.
- «Fuentes de San Alberto Magno», dans *Estudios Filosóficos*, 1981, p. 283-299.
- «Deux sources arabes de Saint Albert le Grand: al-Bitruji y al-Battani», dans *MIDEO*, 15 (1982), p. 31-52.
- «Les sources arabes de *L'Explanatio Symboli* du dominicain catalan Raymond Martin», dans *MIDEO*, 16 (1983), p. 95-116.
- «La connaissance des textes arabes chez Raymond Martin. O.P., et sa position en face de l'Islam», dans *Cahiers de Fanjeaux*, 1983, p. 279ss.

- «Los nombres de Dios en el Islam», dans *Amigos de Fray Martín*, abril 1985, p. 10-11.
- «Los coptos y la Virgen María», dans *Amigos de Fray Martín*, agosto 1985, p. 11.
- «Fuentes árabes de San Alberto Magno: el astrónomo Mashallah», dans *Estudios Filosóficos*, 1985, p. 399-415.
- «Fuentes árabes del *Pugio Fidei* de Ramón Martí: Algazel», dans *Ciencia Tomista*, 120 (1985), p. 399-415.
- «Deux sources de S. Albert le Grand: Thabit b. Qurra et al-Farghani», dans *MIDEO*, 17 (1986), p. 37-52.
- «Los textos árabes de Averroes en el *Pugio Fidei* del dominico Catalán Raimundo Martí», dans *Actas de la UEAT (Málaga 1984)*, Madrid, 1986, p. 185-204.
- «La oración en los antiguos egipcios», dans *El Rosario*, 1137, noviembre-diciembre de 1986, 3 densas y grandes páginas, sin numerar, a dos columnas, con 3 ilustraciones.
- «Un valor a descubrir en las relaciones entre el Islam y el Cristianismo: La Oración», dans *Boletín Oficial del Obispado de Córdoba*, 1986, sept.-dic., p. 97-111.
- «Connaissance de l'Islam chez Raymond Lulle et Raymond Martin. Parallèle», dans *Cahiers de Fanjeaux*, 1987, p. 33-55.
- Traducción en colaboración de *Evangelio y Culturas*, por H. Carrier. Ed. Edice, Madrid, 1988.
- «Avicenne dans le *Pugio Fidei* de Raymond Martín», dans *MIDEO*, 19 (1989), p. 9-16.
- «Nuevo impulso al diálogo islamo-cristiano», dans *Ciencia Tomista*, 1993, p. 367-382.
- «Bibliografía mozárabe», dans *Renovación Ecuμένηca*, 110 (1994), p.48-56.
- «La Liturgia Mozárabe», dans *Encuentro Islamo-cristiano*, 264 (1994).
- «Fuentes árabes en los libros *De animalibus* de Alberto Magno», dans *Homenaje al prof. José María Forneas*, Universidad de Granada, Granada 1995, vol. II, p. 1047-1055.
- «In Memoriam Réginald Alvès de Sá, o.p.», dans *MIDEO*, 22 (1995), p. 431-433.
- «Georges C. Anawati, dominico», dans *Anaquel de Estudios Árabes*, 6 (1995), p. 277-280.
- «In memoriam Don Emilio García Gómez», dans *MIDEO*, 23 (1997), p. 480-481.
- «Los *Studia Linguarum* de los dominicos en los siglos XIII y XIV», dans *La controversia judeocristiana en España — Homenaje al prof. Domingo Muñoz León*, C.S.I.C., Madrid, 1998, p. 253-276.

- «Jesús en el Islam», 4 pages. Traduit en arabe et publié dans *Al-Manara*, Beyrouth, 1998.
- «Los Coptos en Egipto: pasado y presente», dans *Cuadernos de Realidades Sociales (RS)*, 53-54 (1999), p. 5-32, et *Encuentro Islamo-Cristiano*, Serie C, «Islam y Cristianismo», Madrid, 2000. Traduit en arabe et publié dans *Al-Manara*, 42 (2001), p. 158-182.
- «Los científicos árabes Albumasar y Alpetragio en las obras de San Alberto Magno», dans *Ética y Sociología. Estudios en memoria del prof. J. Todolí*, Ed. San Esteban, Salamanca, 2000, p. 495-514.
- «Instituto Dominicano de Estudios Orientales de El Cairo», dans *Archivo Dominicano*, 23 (2001), p. 25-47.
- «Le Père Benito Celada Abad, dominicain et égyptologue — Un espagnol parmi les premiers bénéficiaires du couvent dominicain du Caire», dans *En hommage au Père Jacques Jomier, o.p.*, Le Cerf, Paris, 2002, p. 277-283.
- «Filósofos y científicos árabes en las obras de San Alberto Magno», dans *Estudios Filosóficos*, 2002, p. 413-424.

Fr. Ramón Hernández Martín, o.p.